



Je voulais m'acheter une casquette et un t-shirt du Che, voire quelques cigares au cas où ils seraient moins chers qu'à Roissy... Alors, je suis allé à Cuba.

Deux mois d'errance organisée pour découvrir un pays secret où le droit de voir se paie en patience et pesos convertibles, où le sourire doit être rémunéré, où parler ne saurait être gratuit, où la mendicité marque le début d'une conversation. C'est un pays pauvre où vivent de pauvres gens. Les murs accueillent les maximes humanistes et définitives des penseurs du système, le « Che » sert de caution aux gouvernants et alimente les caisses de l'état, les icônes doivent servir à quelque chose...

Ce premier jour sur la planète Cuba est une balade dans La Havane le premier dimanche de novembre, au gré du vent, des averses passagères, des chaudes éclaircies et des rencontres de hasard. C'est un monde tranquille en apparence, on y boit du Havana Club sur le Malecon, on danse à Callejon de Hamel, on attend que le temps passe ailleurs. Le socialisme a ralenti sa marche victorieuse pour un dimanche tranquille dans des rues calmes où les maisons n'en finissent pas de mourir.

C'est un dimanche comme les autres à La Havane.

Pour le photographe, l'arrivée dans un pays nouveau une ville nouvelle c'est comme une gourmandise: on prend ses repères en photographiant, on apprend le pays en l'engloutissant, on voudrait tout photographier, tout absorber pour se débarrasser des préliminaires indispensables. Le plus surprenant est que cela fonctionne. Un photographe est une éponge qui risque de découvrir après coup qu'il a photographié d'instinct ce qui serait ensuite l'axe de son travail, sans vraiment l'avoir décidé.

D'autres que moi planifieraient davantage la découverte. Je préfère me fier au hasard des rues, des rencontres. La gourmandise n'est récompensée que par la patience et une foi inébranlable en la chance. Encore faut-il être disponible, en veille, pour que chaque journée apporte quelques images.

J'ai donc fait comme les cubains, j'ai déambulé dans cette ville paysage: des rues au carré, comme aux Etats-Unis, des quartiers à l'identité marquée, préférant ceux qui semblaient plus défavorisés aux plus privilégiés. Chez les plus riches, disons plutôt les moins pauvres, l'accueil n'est pas le même, on vit moins dans la rue, l'étranger a du mal à s'inscrire dans le paysage et les gens sont moins disponibles.

Dans les quartiers populaires, comme on dit, grâce au climat, la vie se passe dans la rue surtout lorsqu'il n'y a pas grand-chose à faire chez soi. On découvre alors les boulangeries et magasins d'état devant lesquels s'allongent les queues, chacun tenant en main son petit carnet sur lequel le commerçant-fonctionnaire inscrit la quantité de pain, d'huile, de riz, de farine consommée... jusqu'à ce que l'allocation mensuelle soit atteinte. Au bout d'une dizaine de jours, c'est le cas et il faut finir le mois vaille que vaille. L'état socialiste providentiel a des limites non extensibles.

Problème: dans ces magasins, c'est le peso cubain qui est la monnaie d'usage, il faut 25 pesos cubains pour avoir un peso convertible (CUC) ou un dollar, le cours est le même mais la monnaie américaine ne peut plus être utilisée depuis 2005. Sachant qu'un employé de base gagne 300 pesos cubains par mois (soit 12 dollars ou CUC), qu'un médecin en gagne 24, qu'un chauffeur de taxi ou un travailleur du tourisme 250 à 500 et que les produits nécessaires à une famille vêtements, chaussures, appareils ménagers, télévision... sont vendus en CUC. Calculer le nombre d'années nécessaires à un employé de base sans famille nombreuse pour s'acheter une paire de chaussures à 10 CUC ou un jean à 30...

En conséquence, il existe des bureaux de change dans toutes les villes où les employés payés en pesos cubains (75% de la population) viennent échanger leur monnaie nationale en CUC convertibles au taux de 1 CUC= 24 pesos nationaux. Oui, 24, car l'état prend une commission de 1 CUC...

« Il faut prendre l'argent là où il est, disait Céline, chez les pauvres ». C'est vrai, ils sont plus nombreux.

Deuxième conséquence, le marché noir vit une explosion fantastique (on parle de plus de 60% des biens de consommation).

Les plus aisés, agents actifs de l'état et de ses sphères d'influence, payés en CUC, font l'opération inverse et paient leurs dépenses d'alimentation en monnaie dévaluée. Quand on est au sommet, c'est quand même plus facile... La vie à Cuba n'est pas vraiment un long fleuve tranquille.



Go west young man and grow with the nation...

A la Havane, un vieillard m'avait dit d'aller me faire voir à l'ouest, même s'il est rare qu'il y ait du nouveau.

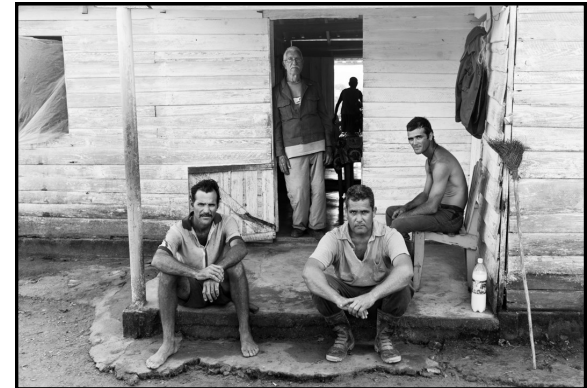
J'y suis allé. A Vinales, une petite bourgade endormie dans la campagne, avec des chambres d'hôtes et des champs de tabac, des gens qui déambulent et travaillent sous un soleil de plomb. Je me suis perdu dans les chemins et ai rencontré des paysans, des cow-boys, des enfants, des gens qui vivent simplement, très simplement, et qui ont encore du temps pour l'étranger qui passe. On a bu un coup, du rhum sans étiquette de derrière les fagots, on a mangé des œufs et du riz, la viande c'est le dimanche, et si je n'avais pas eu cet appareil numérique qui me rattachait au présent, je me serais cru dans les années 30, aux Etats-Unis, au moment de la dépression. Les visages étaient les mêmes, le regard un peu perdu vers la plaine poussiéreuse.

A Cuba, on sait conjuguer le présent de l'ailleurs, un mode qui n'existe que là-bas.

Un ami cherbourgeois m'avait demandé de retrouver un ami répondant au doux nom de Jesus (ça ne s'invente pas...). Il semble que le Christ se soit arrêté à Vinales. Je l'ai retrouvé aussi pauvre qu'il l'avait laissé, avec quinze kilos de plus et une nouvelle femme (sur la photo il l'embrasse et elle n'a pas trop l'air d'aimer cela).

On a remplacé les champs de coton par ceux de tabac, on n'a pas touché aux vêtements ni aux visages. J'ai croisé Walker Evans dans sa guimbarde et Dorothea Lange prenait un Cuba Libre au bar du Centre. Pas de maquillage, rien que de la vraie fatigue et un brin de désespoir.

A Cuba, la joie de vivre est discrète.





Il ne faut pas confondre Cienfuegos, l'homme, avec Cienfuegos, la ville.

Le premier est compagnon de lutte de Fidel et du Che, il est jeune, beau façon hippie,

non marxiste (et c'est dommage pour lui). Il disparaîtra dans un accident d'avion peu de temps après la victoire finale en 1959. De mauvaises langues disent qu'il faisait de l'ombre à Fidel et que celui-ci en conçut quelque amertume...

La deuxième est une jolie ville aux maisons coloniales où la richesse passée et les fastes de la bourgeoisie de province restent présents: un théâtre à l'italienne, une jolie place centrale où se promenaient les jolies femmes des planteurs et des rues commerçantes animées davantage par les chalands que par l'activité économique.

A deux blocs de là, on dit "quadra" en espagnol, la ville redevient populaire en bordure de la baie magnifique qui ouvre la ville sur les Caraïbes. Pas la peine de chercher les pêcheurs et leurs bateaux: ils sont sous clé. Tous les ports cubains, même les plus petits, sont entourés de grillage à terre. Circulez, il y a peu de choses à voir: de petits bateaux de pêche, quelques bâtiments déglingués qui servent à la coopérative et des gardiens en uniforme dont l'amabilité n'est pas proverbiale.

Une balade dans les quartiers populaires m'a fait retrouver une atmosphère semblable à celle des berges du fleuve rouge à Hanoï, la curiosité en moins. Je pensais être transparent même si l'on répondait de bonne grâce à mes sollicitations photographiques. Je n'étais clairement pas à ma place: un touriste c'est censé aller aux endroits désignés par l'infrastructure de Cubatour, et Transtour où la monnaie nationale n'existe plus, il n'est pas censé de photographier les faubourgs où règne toujours une misère qui se voudrait discrète.

On vous demande toutefois d'où vous venez, et comme partout

ailleurs, Zidane arrive en tête de gondole, puis Henry et les parfums français. On croit discerner des envies d'ailleurs dans les yeux cubains quand on parle de notre pays que certains ne connaissent que par les colis chronopost dont on aperçoit des emballages dans une maison ou par le rituel de la visite au bureau de Western Union qui trône dans chaque centre-ville, là où l'on va chercher l'allocation mensuelle envoyée par les exilés. De nombreuses familles sont sous perfusion d'euros et de dollars et on est toujours fier du fils ou de la fille parti(e) si loin qui n'oublie pas sa famille.

Une fois adopté par le quartier, il faudrait photographier tout le monde, juste pour se voir sur l'écran de l'appareil, l'espace d'un instant, miroir de luxe de ces visages anonymes.

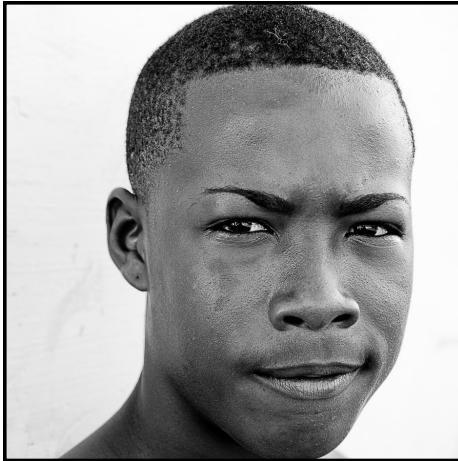
On continue de marcher dans la lumière du soir, sans savoir vraiment ce que l'on est venu chercher ici sinon un peu de l'humanité dont manquent cruellement nos villes européennes.

Dans chaque quartier, les CDR (Comités de Défense de la Révolution) contrôlent, organisent, surveillent la vie des gens. Ce n'est pas seulement pour savoir ce qui s'y passe, tout le monde vivant dehors, on ne peut guère faire mystère de sa vie privée, c'est aussi un lieu de solidarité, d'échange et d'entraide (Cuba est l'un des pays les plus efficaces en matière de prévention des cyclones et autres tempêtes tropicales). Le réseau des CDR est dense, bien organisé et peut intervenir très vite. Chaque CDR choisit son nom. Il doit y avoir des dizaines de milliers de CDR qui s'intitulent Ernesto Che Guevara.

A Cuba, le culte de la personnalité s'est détourné du lider maximo dans l'iconographie propagandiste, pour se porter sur le Che que l'on vend sur les murs accompagné d'une citation de lui-même ou de José Martí aussi bien que sur les porte-clés, magnets, t-shirts, casquettes, cartes postales... jusqu'à frôler l'intoxication de ce révolutionnaire exemplaire à la gueule d'acteur de cinéma.

Si vous voulez devenir une icône, suivez ce conseil, soyez beau ou belle, vivez à fond vos convictions, jusqu'à mourir pour elles, faites-vous photographier par un type qui aura remarqué vos qualités plastiques (je reste à votre disposition) mais mourez jeune. Les vieux révolutionnaires ne font pas recette.

Bon d'accord, Lénine et Marx n'étaient pas des canons de beauté, ils restent des valeurs sûres... mais ils sont moins vendeurs.



La route de Cienfuegos à Trinidad serpente en suivant la côte: de petits villages la bordent et proposent des criques magnifiques où l'on ne voit personne. Pas assez de place pour un hôtel, pas d'infrastructures pour héberger beaucoup de touristes. Il faut aller jusqu'à Trinidad pour trouver des logements autorisés ou sur la plage d'Ancon à quelques kilomètres pour séjourner dans un hôtel bétonné "all inclusive" mais garanti sans vue directe sur la

population autochtone.

Alors on traîne mollement sous un soleil d'enfer dans cette ville magnifique, une sorte de Mont St Michel pour touristes avec souvenirs, peintures, salsa et cha-cha garantis avec la même play list que partout ailleurs. Je vous la livre in extenso:

1. Commandante Che Guevara

2. Guantanamo

3. Aïe Mama, Que Paso

4. Quizas, Quizas, quizas

5. Une chanson au choix dans le répertoire de Compay Segundo (merci à Wim Wenders, les touristes reconnaissants)

Au bout de deux mois, l'exotisme est un peu diminué mais on devient spécialiste des variations subtiles dans l'interprétation du hit-parade cubain.

Il faut quitter le centre historique après en avoir dégusté les délices en compagnie de quelques québécois, allemands et français (très nombreux, l'Humanité Dimanche sous le bras). C'est facile: quand la rue n'est plus pavée, on est dans les quartiers populaires. On n'est plus harcelé pour acheter quoi que ce soit puisque de toute façon ils n'ont rien à vendre, les gens, dans ces quartiers là... Et on peut de nouveau savourer les regards francs et complices que ne vous accordera pas le vendeur de havanes à la sauvette ou la jinetera qui ne lorgne que votre portefeuille.

Au hasard des rues, on entre dans un magasin d'état, on y achète des cigares de pauvres à 1 peso cubain (3 centimes d'euro), ceux qui ont

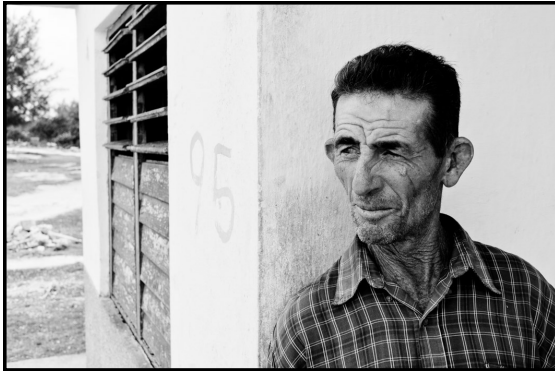
une bague bleue qu'on se hâte d'enlever car tout le monde sait alors d'où il provient. Un cigare méprisé par beaucoup de cubains mais bien meilleur que ce que l'on trouve à des prix prohibitifs dans les tabacs européens.

Les vendeuses taillent une bavette qui dure un très long moment avant qu'elles ne s'avisent que l'on veut acheter quelque chose. L'œil glisse vers les marchandises offertes à la vente: bien peu de choses et très peu de produits frais sauf des œufs qui forment le plat de résistance de nombreux repas. Des magasins quasi vides comme je n'en ai jamais vu ailleurs. Ils portent le nom « d'unités commerciales » et sont quelquefois ornés d'affiches vantant la révolution comme « Avec la révolution: tout. Sans la révolution: rien ». La vérité est entre les deux: « Avec la révolution, pas grand chose mais on n'est plus des esclaves, sans la révolution, rien de rien ».

On est le 22 novembre sur la plage d'Ancon, à dix kilomètres de Trinidad. Il n'y a pas un chat sauf quelques Québécois qui boivent de la bière au bar de l'hôtel presque désert. La mer Caraïbe est conforme aux cartes postales avec ses teintes vertes et bleues. Rien de rien à photographier alors on fait dormir les yeux jusqu'à l'heure magique entre 16 et 17 heures quand les gens sortent faire quelques courses et que les autres prennent le frais comme enfermés dans la prison de fer forgé qui orne chaque fenêtre.

A un carrefour, les gens semblent attendre un photographe, la lumière est belle et dure, elle découpe un personnage en deux et la jolie passante tourne la tête au moment où je déclenche. Encore un coup de chance...





Gibara, c'est le Goury ou l'Auderville des caraïbes. Un bout du monde fouetté par les vents et les cyclones. Le dernier, en 2008, a laissé la ville dans le désarroi. Les maisons, tombées par centaines, n'ont pas été relevées, on a construit des petites cités en plastique pour reloger son monde et basta.

J'aime bien les bouts du monde, les gens se contentent de leur solitude et s'ils se plaignent d'être oubliés c'est parce qu'ils ne veulent pas s'en vanter. Gibara fut une station balnéaire avant la révolution, son théâtre vit même Caruso y faire un triomphe. Sur la place centrale, des maisons bourgeoises un peu décrépies attestent ce passé glorieux.

Mais le passé est ce qu'il est, le présent est difficile. C'est une côte battue par les vents où les arbres penchent du côté où ils vont tomber, c'est un pays dur et âpre, les pêcheurs ne sont pas à la noce malgré les 28° du thermomètre mais on y mange de grosses crevettes et de la cigale de mer généreuse. On y vit dans le souvenir du cyclone qui revient dans chaque conversation parce que la ville ne s'en est pas relevée. Loin des yeux, loin du cœur: l'état a oublié Gibara comme bien d'autres petites villes côtières, et a choisi à quelques kilomètres Guardalavaca pour garder les touristes dans les hôtels sécurisés "all inclusive" y compris la cuite du soir au mojito. Les vaches y sont bien gardées.

Gibara n'attend rien de quiconque, elle vaque à ses occupations, roule ses cigares de bonne qualité et pas chers à la "bolsa negra" (le marché noir), on boit un verre dans l'ancienne redoute et on fait le marché autour de la place centrale. En France, on nommerait le bourg "village authentique" et des cars déverseraient leur flot de touristes en mal d'exotisme bon marché. A la place, il n'y a que quelques étrangers amoureux des bouts du monde oubliés qui déambulent sans savoir trop quoi faire là et qui trouvent cela très agréable.

Comme à Goury.

Il y a plus isolé et oublié que Gibara: Calletones, un village de pêcheurs, au bout de 19 kilomètres de piste où personne ne voulait m'emmener. Un "cochero" de 20 ans a bien voulu mettre son petit cheval et sa carriole à l'épreuve pour une dizaine de dollars. L'aventure commençait sur la piste du bord de mer.

Tout d'abord, il faut mentionner le dévouement de votre serviteur pour vous apporter des nouvelles de Calletones: 19 kilomètres de piste en carriole, cela vous réveille: les fesses d'abord, la colonne vertébrale ensuite. Une fois le pli pris, ce n'est que du plaisir d'écouter Reynaldo me raconter son Cuba. C'est un Cuba de campagne, il parle de ses petits chevaux, de ses champs, de la beauté de la vallée dans laquelle il vit qui n'a rien à voir avec la côte découpée et la mer furieuse que nous longeons. Il aime son environnement comme un vieil agriculteur français dans le fin fond de ses champs. L'agriculture cubaine est encore en développement, la mécanisation est faible, l'exode rural n'existe pas. Drôle de monde...

Calletones est effrayant: c'est un bout de terre désolé, un village complètement détruit où errent quelques personnes, des pêcheurs principalement et des vieux, abandonnés du monde. Dans un coin, une grand-mère nous raconte encore une fois le cyclone et ses conséquences: elle a perdu sa maison et a trouvé refuge chez des voisins qui occupent illégalement des "cabanas" de vacances, elles aussi abandonnées depuis longtemps. En racontant son histoire, la grand-mère s'étouffe de colère avant de pleurer sur son sort. "Fidel la révolution, tout ça c'est très bien mais en 2008 après le cyclone, rien de rien, on nous a laissés seuls devant la catastrophe, comme si on n'existait pas." Avec sa mère de presque cent ans et des voisins, ils se sont débrouillés pour survivre dans des conditions de débâcle incroyable. Dans le pays du tout état, il n'y a plus de service public à Calletones, que des gens en perte et des maisons en déshérence.

Un peu plus loin, des pêcheurs m'offrent un pina colada du cru: moitié rhum de derrière les fagots et moitié jus d'ananas frais, sans glaçons ni havane. Debout devant la maison on discute de la France et de Cuba: il est tacite dans leur discours que Cuba c'est quand même bien mieux que chez nous: la santé gratuite, l'école gratuite, pas de violence, pas d'armes dans la population... Ben voyons, le discours est rôdé, appris de longue date et leur maison derrière eux, leur façon de vivre démentent brutalement leurs paroles. Dans leurs yeux, avant même de les photographier, on voit la dureté d'une vie que le rhum adoucit souvent.

Sur la plage, des morceaux de cargo n'en finissent pas de rouiller. Personne n'est sorti aujourd'hui: la mer n'a pas voulu. De toute façon, avec les moteurs de leurs canots, ils n'auraient pas franchi la première barre d'écume. Petit moteur, petite pêche: tenter la traversée jusqu'à Miami serait une folie, un pêcheur sensé ne tenterait jamais la traversée.

Il ne fait pas chaud tout à coup, le vent s'est levé et il est temps de rentrer. Reynaldo me dit, une fois dans la carriole, qu'il n'imaginait pas que les gens étaient si pauvres à Calletones. Je lui dis que leur situation est semblable à celle de beaucoup de gens à Cuba, il a du mal à me croire, la télé claironne sans arrêt les succès du socialisme cubain et les difficultés du capitalisme qui court à sa propre perte.

Pour une fois, la télé cubaine a des accents prémonitoires.

De retour à Gibara, je traîne sur le Malecon désert, un vieil homme un peu fou est en train de ranger les cailloux sur la plage, il chante à tue-tête l'Internationale...



"Santiago es Santiago". C'est clair. La ville où sont nées toutes les révolutions roule des épaules et se pose là, inéluctable et au-dessus de toutes les autres. La

Havane, roupie de sansonnet, sans parler des bourgades de ce pays de paysans.

Santiago est à part et se veut originale. Là, il faut s'imposer, rouler des mécaniques aussi. On ne donne pas dans la nuance ni dans l'humilité: il y a Santiago et le reste. C'est de Santiago que viennent toutes les influences marquantes de l'île: toutes les couleurs de peau et toutes les nationalités des Caraïbes s'y mélangent dans un melting-pot imaginaire. On me conseille de me méfier des noirs en regardant mes appareils. Je croyais que le racisme était aboli ici... On les appelle "niggers" et "negro" n'est pas seulement une couleur. Alors, on se méfie de tout le monde et on a tort.

Santiago ne se révèle pas plus dangereuse que toute autre ville cubaine mais la tension est palpable. Les complexes de supériorité ça se paie.

La ville ressemble à San Francisco, les collines la font onduler dans tous les sens et ce n'est que du bonheur de gravir les sommets pour retomber dans les vallées. Partout, on marche et on cause. Pour causer, les cubains savent faire mais les Santiaguais font mieux. Mieux que personne.

Malgré les reliefs, la ville est aussi découpée en carrés ("quadras") et on vous donne la direction comme à New-York: à deux ou trois blocks à gauche. A gauche forcément, à gauche toute... en-

core que cette gauche-là ne ressemble pas du tout à la nôtre. Heureusement ou pas.

Les rues ne serpentent donc pas, on tourne à angles droits partout et on tombe par hasard sur des gens, des ombres, on pratique la déambulation géométrique. Pour arriver dans une maison où on joue de la musique, de la vraie, pas celle des touristes: une paire de guitaristes, deux violons, une flûte et samba, cha-cha et salsa changent de registre. Wim Wenders est peut-être passé par ici. Ils répètent et ne jouent pas pour les sacs à dos, ils jouent pour eux. L'exigence de la qualité se voit dans leurs yeux. Quand ça ne va pas, on s'arrête et on se fritte un peu, parce que les santiaguais sont des grandes gueules et veulent toujours être les meilleurs.



Je passe une heure avec eux qui vaut bien plus que toutes celles passées à écouter les 5 morceaux fétiches du hit-parade cubain.

Tous les bons musiciens connaissent le rythme du cœur et la valeur du silence.

Comme les photographes.

Dans la petite anse qui crée une plage et un port naturel pour les pêcheurs s'est niché un village de maisons en bois, un peu à l'écart des faubourgs de Baracoa. C'est le village des pêcheurs. La vie est calme, lente et routinière mais dure. L'océan n'a rien à voir avec la mer des Caraïbes. On part le matin avec des bateaux d'un autre siècle, on revient le soir, quelquefois avec de gros poissons qu'on est censé amener à la coopérative.

Ils sont souvent vendus et mangés avant d'y arriver.

La pesée se fait près des joueurs de dominos qui commentent les prises. Les jours fastes, une bouteille de rhum réchauffe ceux qui rentrent. Des ados jouent au volley, des enfants ramassent ce que la mer a amené sur le rivage. Le même refrain de bonheur révolutionnaire déjà entendu parsème les paroles d'une jeune femme qui m'a demandé ce que je faisais là puisque les touristes, en général, ils sont en face à l'hôtel Christophe Colomb et Fidel enfin réunis: "On est bien ici, pas de violence, tout le monde s'entend bien sur la plage. On n'est pas riches mais ce qu'on a suffit. Si on a un problème de santé, on va à l'hôpital, c'est gratuit, comme l'école. Pas de soucis." Un peu plus loin, un bici-taxi me raconte sa vie et le Cuba d'autrefois: "Autrefois, c'était bien, il y a trente ou quarante ans. Les gens étaient égaux. Certains avaient un peu plus mais bon, c'était pas énorme. Maintenant, il y a plus de riches que de pauvres: « El socialismo, es la mierda ».

C'est clair et contrasté sur la plage de Baracoa. Je me demande ensuite ce qu'est un riche pour lui et s'il y en a autant qu'il le dit. Car des pauvres, oui, il y en a beaucoup.

Particulièrement sur la plage des pêcheurs.



Après quelques jours à Baracoa, je retourne vers La Havane: l'atmosphère est un peu différente, la capitale essaie de se prendre pour une grande ville moderne sans vraiment y parvenir, et les mêmes rengaines rythment les promenades: des logis qui ne sont plus des maisons mais des ruines en devenir, des gens qui prennent leur mal en patience faute de pouvoir faire autrement et des visages éprouvés par des vies si éloignées des nôtres.

Je me demande souvent ce qui me pousse toujours à aller là où les gens souffrent le plus. J'éprouve souvent cette sorte de compassion que je ne maîtrise pas et qui se mêle à une culpabilité sans raison tangible, cette sorte d'attirance curieuse pour des vies que je ne puis comprendre parce qu'il est vraisemblable que je ne les vivrai jamais. Ce sentiment de révolte devant les conditions qui sont faites à des gens qui ne les ont pas méritées qui, à mon retour, devient toujours plus vivace en regardant mon pays ignorer ceux qui ont besoin de tout, qu'ils vivent ici ou à sept mille kilomètres.

L'exercice salutaire d'aller voir ailleurs ses contemporains a son revers. Quand on rentre, après deux mois d'errance organisée, on a du mal à comprendre son propre pays: rien ne semble avoir changé ce qui est à la fois réjouissant et un brin désespérant, les gens ont toujours l'air de faire la gueule, on se plaint de tout et de rien. Au "pays de la controverse permanente" comme le dit un ami, on a du mal à retrouver ses marques.

Et on nous explique à la télé ou à la radio qu'il n'y a pas d'autre voie, pas d'autre choix, qu'il va falloir nous serrer la ceinture et surtout celle de ceux qui sont les plus démunis... pour que les profiteurs du système continuent à se remplir des poches déjà pleines. Il y a des résonances curieuses entre la France de Sarkozy et le Cuba de Fidel y Raul.







chaque année chaque quartier revendique la victoire, ce qui relance le débat pour l'année d'après.

Le lendemain matin, les visages sont fatigués, les langues chargées mais les yeux restent provoquants. On n'a pas dormi de la nuit, on a bu du rhum, dansé la salsa, rebu du rhum et défilé dans les rues jusqu'à pas d'heure. C'est le jour de Noël et quelques irréductibles essaient de s'accrocher aux lambeaux du jour qui pointe.

Cuba, c'est fini, il faut rentrer, en passant par Toronto une journée, le temps de se remettre en condition pour affronter l'hiver, demain il fera 25° de moins et on ne rigolera plus comme des cubains.

C'était bien ce voyage, juste un poil énervant face aux interdictions de toutes sortes, devant des droits de l'homme considérés comme exotiques et réservés aux pays riches. C'était curieux, avec la sensation déstabilisante d'être sur une planète n'appartenant pas au même système solaire, dans une économie qui fonctionne mal et en dehors de nos repères pourtant bien malmenés, au milieu d'une misère quotidienne et poignante, de gens aimables et agréables tout le temps qu'ils n'ont rien à vous vendre... Une expérience comme un rêve éveillé quelquefois, comme si on avançait dans un monde aveugle qui ne veut surtout pas voir ...

Dans un mail, un ami m'a donné l'idée d'un titre pour une exposition éventuelle d'une sélection de ces photos: "Cuba, l'espoir meurtri". C'est pas mal mais un peu en-deca de la vérité...

Remedios est une petite ville de 16 000 habitants un peu isolée au nord de Santa Clara. Elle n'est connue que pour les "Parrandas", un jeu entre deux quartiers de la ville: celui de Carmen et celui de Salvador. La tradition indique que l'objectif des « Parrandas » était de faire le maximum de bruit la veille de Noël pour que les paroissiens ne dorment pas et puissent aller à la messe de minuit. C'était bien avant la révolution...

Pour réussir dans cette tâche, les habitants des deux quartiers utilisent les mêmes moyens: feux d'artifice, fusées, pétards, bombes diverses... Tout est fabriqué de façon artisanale et donc tout est un peu dangereux.

De chaque côté de la place centrale, les deux camps décorent un char dont ils choisissent le thème qui n'est connu qu'au dernier moment et tirent toutes les deux heures des feux d'artifice, fusées etc... même la nuit. Si bien que Remedios ne dort quasiment pas pendant deux jours. Et la messe de minuit est très difficile à suivre puisque pendant la célébration, les explosions et tirs de fusées continuent sans interruption. C'est bon enfant, on vient de loin pour voir et participer, on boit un peu mais sans débordements excessifs, on marche on danse, on tourne autour de la place pour impressionner l'adversaire, on rivalise de provocations amicales et à la fin de la nuit, on sait qui a gagné. Et

